

LE CINQUANTENAIRE

CANTATE

Français du Canada, que votre voix s'apprête
A chanter ce beau jour :
Nous venons aujourd'hui de cette belle fête
Acclamer le retour.

L'aube naît et déjà la vaste multitude,
Serrée en rangs épais,
Défile, respirant la douce quiétude,
Le bonheur et la paix.

Vous qui du ciel voyez cette masse profonde,
Ancêtres vénérés,
Dites : ces rejetons d'une race féconde
Sont-ils dégénérés ?

Voyez leur front altier, leur figure sereine,
Voyez ces étendards
Flotter au gré des vents sur cette vagné humaine
Où plongent vos regards !

Dans l'espace éthéré, flottent les pâles ombres
De ces hommes de fer, morts aux champs de l'honneur.
Ils viennent, du futur perceant les voiles sombres,
Découvrir à leurs fils une ère de bonheur.

Ils viennent apporter à la grande revue
Les touchants souvenirs d'un passé glorieux,
Quand la sainte espérance expose à notre vue
A côté du présent l'avenir radieux.

Nous regardons, ravis, le présent qui s'efface,
L'avenir qui s'avance et le passé qui fuit,
Ces mobiles jalons que le Temps dans l'espace
Transforme en s'éloignant sur la route qu'il suit.

Ces trois termes fatals, le Canadien les aime,
Il fut, il est encore, il veut être toujours
Digne de ses aïeux et digne de lui-même,
Fidèle au Canada, son pays, ses amours.

Sur un nuage d'or, dans la voûte azurée
Le génie immortel du Canada français
Chante et fait retentir de sa voix assurée
Les airs du firmament : Écoutez ses couplets :

Je suis soldat, voyageur, censitaire,
Hardi marin, pisible laboureur,
Coureur de bois, défricheur, mandataire,
Homme d'état, artiste, découvreur.
Est-il besoin que je me sacrifie ?
Sans hésiter j'affronte le trépas.
La nation que je personnifie
Est du sang des héros : elle ne mourra pas.

Pour conserver ma multiple existence,
Il m'a fallu guerroyer constamment,
Abandonné, sans la moindre assistance,
Contre Albion j'ai lutté vaillamment.
A Sainte-Foy, pour la France, ma mère,
Je triomphai dans un suprême effort.
On me vendit ! Ma douleur fut amère,
Mais, en dépit de tous, je suis devenu fort.

Sous le drapeau de la vieille Angleterre,
J'ai par deux fois chassé l'envahisseur.
Bravant l'orgueil d'un pouvoir arbitraire,
J'ai dû, plus tard, combattre l'oppressur.
On a pendu de sublimes rebelles,
Nobles martyrs dont l'œuvre restera.
Le coq gaulois a retrouvé ses ailes,
Je suis libre et jamais l'on ne m'asservira.

De mon bras musculaire
Je frappe rudement
Le chêne séculaire
Qui s'abat lourdement.
Sur l'élément perfide,
Domptant les flots rétifs,
Je saute le rapide
Sans toucher aux récifs.

On me voit au portage,
A l'usine, au moulin,
Au chantier, sur la caye,
Où, fouillant le ravin,
Du flanc de la montagne
J'extrait l'or précieux,
Durs travaux qu'accompagne
Toujours mon chant joyeux

De mon bras musculaire
Je frappe rudement.
Le chêne séculaire
Qui s'abat lourdement.
Sur l'élément perfide,
Domptant les flots rétifs,
Je saute le rapide
Sans toucher aux récifs.

Apôtre, allant porter la semence féconde,
Chasseur, s'aventurant dans la forêt profonde.
Nocher, sillonnant les cours d'eau,
Le Canadien-Français poursuit ses destinées :
Il est, des nations sur ses pas entraînées,
Le guide et le porte-flambeau.

On l'a vu traverser, dans ses courses lointaines,
Les fleuves, les grands lacs, les vallons et les plaines.
Escalader le pic géant
Marcher du Groënland au golfe du Mexique.
Des rivages fleuris que baigne l'Atlantique
Jusqu'aux bords du Grand-Océan.

C'est lui qui, le premier, parcourut l'Amérique.
Sur tout le continent, la légende historique
Rédit les noms de nos trappeurs.
Civilisation, tu nous dois tes conquêtes
En marchant tu nous dis : Français Canadiens, vous êtes
Mes pionniers et mes sapeurs !

RÉMI TREMBLAY.

LES
AMBITIONS DE FARAUDEPAR M^{lle} ZÉNAÏDE FLEURIOT

CHAPITRE XV

Il y avait huit jours que Faraude habitait sous le toit hospitalier du couvent, et elle n'avait pas encore trouvé une place à sa convenance.

Elle avait été appelée plus d'une fois au parloir, et elle avait subi plus d'un examen et plus d'un interrogatoire. C'était à qui la demanderait ; mais elle posait maintenant des conditions dont elle ne se démorait pas. D'abord la liberté du dimanche ; ensuite une cuisine saine qui ne fût pas sous terre, enfin l'emplacement d'un lit dans l'appartement même des maîtres, et non pas un logement séparé qui l'obligeât à se trouver mêlée à une domesticité étrangère.

Un jour, la sœur qui lui avait conservé le plus vif intérêt, remarqua qu'elle avait l'air triste et la retint pour lui en demander la cause.

— Vous trouvez que la place tarde bien et que vous dépensez de l'argent, ma chère fille, dit-elle, il faudra en arriver aux concessions.

— Ma sœur, ma tristesse ne vient pas de là, répondit Faraude.

— D'où vient-elle ? Voilà deux jours que je remarque que vous paraissez vous déplaire à la maison.

— La maison me plaît, ma sœur ; est-ce que vous n'êtes pas toutes pétries de charité pour le pauvre monde ? Est-ce que je n'ai pas la messe tous les matins ? Oh ! ma sœur, cette maison serait un paradis s'il n'y avait pas les autres.

— Ah ! je comprends ; mais ne vous a-t-on pas mise à part de celles qui font du bruit et qui mangent et boivent en cachette ?

— Oui, ma sœur, je suis maintenant dans une espèce de quartier de dames, de pauvres dames sans places et qui n'ont plus d'argent, et je n'ai jamais rien vu de plus triste. Il y en a une qui ne fait que sangloter toutes les nuits. Je ne peux pas dormir.

— Ah ! la pauvre gouvernante anglaise. Pauvre fille ! Je ne peux lui rien trouver, elle déplaît à tout le monde par son air désespéré. Parlez-moi d'une cuisinière comme vous, elle se case tout de suite, car si vous n'étiez difficile, vous auriez déjà trouvé vingt places. Je vous ferai changer de lit puisque le voisinage de la pauvre miss Philippe vous attriste.

— Non, non, ne me faites pas changer, dit généreusement Faraude ; la pauvre dame m'aime beaucoup et elle m'a fait comprendre dans son baragouin qu'elle était bien heureuse de m'avoir pour voisine. Si je ne peux pas l'aider, moi du moins je ne lui fais pas de misère et je n'essaie pas de l'empêcher de pleurer en lui disant des sottises.

Comme Faraude prononçait ces paroles, une dame, pensionnaire dans l'établissement entra, et, s'adressant à la sœur :

— Ma cousine m'écrit que la personne dont je je lui parle lui convient, dit-elle ; elle me laisse le soin de m'arranger avec elle. Voulez-vous bien vous charger de cela, ma sœur

— Madame, je suis enchantée de cette nouvelle. Faraude, ne vous en allez pas, c'est de vous qu'il s'agit. Voici enfin une bonne famille chrétienne et fort riche. Vous ne pourrez être mieux. Asseyez-

vous, madame le permet, et tâchez de ne pas laisser passer cette occasion.

— Expliquez-vous, j'ai là une pauvre enfant qui m'attend."

Faraude obéit à la sœur, et la vieille dame lui donna un aperçu de ceux qui désiraient devenir ses maîtres. C'étaient de riches marchands fourreurs. Il y avait un grand-père et une grand-mère, leur fille, veuve, et son fils veuf aussi ; puis une petite fille fort malade en ce moment, c'est-à-dire trois générations sous le même toit. Les domestiques étaient peu nombreux mais bien stylés ; la maison était tenue chrétiennement et avec beaucoup d'ordre.

Naturellement ce début plut à Faraude. Ses trois conditions n'étaient plus un obstacle, puisque dans cette riche famille tout était organisé pour le plus grand bien de tous, et, au bout de quelques minutes de pourparlers, il fut décidé qu'elle irait le jour même rue St-Honoré, portant une lettre d'introduction et sûre d'être bien accueillie.

Quand la sœur se représenta, elle eut à recevoir les remerciements émus de Faraude et l'expression de la reconnaissance de la bonne dame pensionnaire, qui ne tarit pas d'éloges sur la Bretonne quand celle-ci eut disparu pour aller faire ses paquets.

— Vous comprenez, ma sœur, dit-elle, l'embarras de ces pauvres gens si riches. C'est au moment où ils sont le plus inquiets sur leur petite fille que leur cuisinière leur manque. Et comment mettre dans cet intérieur en désarroi une étrangère suspecte ? Ces dames ne quittent plus la chambre de l'enfant, que le médecin, je le sais de bonne source, a condamné. Aussi, la pauvre grand-mère m'écrit : "Donnez-nous une personne sûre, absolument sûre, car en vérité elle sera maîtresse dans son département."

— La Providence vous sert à souhait, répondit la sœur ; je ne sais pas ce que sont les capacités de cette bonne fille comme cuisinière, mais je réponds de la délicatesse de sa conscience et de sa parfaite sincérité. Elle a édifié toute la maison, sans s'en douter, pendant les huit jours qu'elle a passés ici. Seulement, j'ai peut-être oublié de vous le dire, et j'espère que cela n'entravera pas vos arrangements, Faraude est fort ignorante, elle ne sait pas lire.

— Eh ! ma sœur, est-ce un inconvénient ? Nous serons sûres qu'elle n'aura pas gâté l'esprit naturel qu'elle possède par la malice écrite. De notre temps, un esprit sain vaut mieux qu'un esprit mal cultivé. Les légers inconvénients de ce que vous appelez l'ignorance de Faraude seront contrebalancés par mille avantages.

Comme elle disait ces paroles Faraude reparut avec son lourd paquet, avec lequel elle croyait s'en aller d'un pas léger vers la rue St-Honoré. Mais la bonne dame ne voulut point entendre de cette oreille. Elle dit qu'elle lui épargnerait une telle fatigue en lui procurant une voiture.

— Au revoir, ma chère sœur, dit Faraude, je reviendrai vous voir puisque j'aurai des maîtres chrétiens qui ne me prêteront pas l'ingratitude. Je viendrai au moins une fois par mois assister à la messe et voir si j'ai des lettres. Car, dame, on ne sait pas ce qui peut arriver, et j'ai donné mon adresse ici aux gens de St-Cornély. A Paris, il y a des milliers de maisons, et ce ne sont pas les changements qui manquent. Un couvent ça reste dans le même endroit, et madame la supérieure a eu la bonté de permettre que mes lettres soient adressées chez vous. De sorte qu'il faudra toujours bien que je revienne, même en supposant que je reste indéfiniment dans la bonne place que madame m'a procurée.

La sœur l'assura qu'elle serait toujours la bienvenue, en quelque circonstance que ce fût, et Faraude suivit la dame pensionnaire qui la conduisit à la station de voitures voisine.

Elle et son paquet entrèrent ensemble dans un fiacre, et la dame jeta l'adresse au cocher en adressant un sourire à la voyageuse. Une demi-heure plus tard Faraude descendait devant un luxueux magasin, et passait, non sans un certain effroi, entre deux ours gigantesques superbement empaillés, farouches et inoffensives sentinelles posées de chaque côté de la porte d'entrée.

Questionnée par un commis sur le but de sa visite, elle lui remit la lettre de recommandation et le suivit dans un vaste bureau où écrivait un homme de trente ans de l'aspect le plus distingué.

Il lut la lettre, enveloppa Faraude d'un regard investigateur et, se levant, lui fit signe de le suivre. Il ouvrit une porte placée au fond du bureau, traversa un corridor, monta un escalier et arriva dans une